

Nancy Huston, *Professeurs de désespoir*

Nathalie Frogneux

Citer ce document / Cite this document :

Frogneux Nathalie. Nancy Huston, *Professeurs de désespoir*. In: Revue Philosophique de Louvain. Quatrième série, tome 103, n°4, 2005. pp. 682-688;

https://www.persee.fr/doc/phlou_0035-3841_2005_num_103_4_7638_t1_0682_0000_2

Fichier pdf généré le 26/04/2018

dans un double oubli: celui du réel et celui de l'histoire. Vadée n'élude pas alors la question des questions: pourquoi le passage du rationalisme au matérialisme et à la dialectique ne s'est-il pas effectué? Et il ne recule pas davantage devant la sévérité de la réponse: c'est que les matérialistes n'ont pas su «faire leur propre autocritique, se renouveler et s'enrichir» (p. 181), malgré «quelques travaux notables dans les dernières décennies». Sous la crise de la raison et du rationalisme, il faut lire celle du marxisme et de la dialectique matérialiste. Juste verdict qu'il convient à mon sens d'entendre de façon moins rétrospective qu'apéritive.

On aurait aimé lire quelques chapitres de la même veine sur d'autres dimensions majeures de la raison francophone en ce siècle: celles de la logique, où tant de choses nouvelles se sont produites, et de la dialectique, dont les «tourmentes» sont en fin de compte peu étudiées dans ce livre, malgré l'intéressant chapitre de Jacques D'Hondt sur «l'aventure française de la raison hégélienne»; celles aussi de la pratique, quelque peu noyées dans l'approche par auteurs: raison économique, raison politique, raison éthique, matières à recherches et débats dont fut largement faite l'histoire qu'il nous incombe de prolonger. Tels qu'ils sont, ces *Chemins de la raison* sont les bienvenus. Nous avons le plus grand besoin de vraies histoires critiques de la pensée du xx^e siècle, au lieu de quoi se sont multipliés depuis les années quatre-vingts les compendiums hâtifs à base de palmarès médiatiques. Bien fait pour intéresser et instruire, ce livre est de ceux qui contribuent à tracer la saine perspective d'une raison insatisfaite d'elle-même parce que avide de rationalités meilleures, non seulement évolutive mais, selon l'heureux néologisme de Wilke, «émulative». En une conclusion fruitée, celui-ci développe les implications possibles du «tous ensemble» entendu par lui à la gare du Nord en novembre 1995, mot d'ordre qui prend à ses yeux «valeur d'intuition philosophique» (p. 323). Qu'on fasse fructifier en théorie comme en pratique ce *tous ensemble*. «Aussi bien la raison type du xxi^e siècle, au découpage plus large, à la vision plus réaliste parce que plus audacieuse, irriguée par l'insistance populaire, pourra-t-elle fleurir sur le terreau des acquis historiques» (p. 325).

Lucien SÈVE.

Nancy HUSTON, *Professeurs de désespoir*. Un vol. 22 x 12 de 384 pp. (Arles), Actes Sud; s.l., Leméac, 2004.

«La phrase que Dante avait imaginée inscrite au-dessus des portes de l'Enfer — «Abandonnez tout espoir vous qui pénétrez ici» — est devenue, de nos jours un *argument de vente*» (p. 280).

Nous savons intuitivement que certaines œuvres nous affinent dans notre humanité, tandis que d'autres nous blessent. Mais comment expliquer ce sentiment au sortir d'une pièce, d'une salle de cinéma ou au moment de fermer un roman parce que le dégoût nous submerge alors même qu'il s'agit du livre de l'année ou du texte d'un prix Nobel? Comment expliquer que ceux qui devraient prendre la voie de l'écriture pour guider la sortie du désespoir, inversent leur mission et deviennent des maîtres du désespoir? C'est la question que pose Nancy Huston sous le titre «professeurs de désespoir». Comment se fait-il que le *xx^e* siècle ait primé des auteurs négativistes qui exècrent l'humanité et dès lors leur public? Comment expliquer la complaisance avec laquelle nous considérons et applaudissons des auteurs qui prônent tout ce que nous tentons d'éviter dans notre vie intime et en tant qu'acteurs sociaux?

Pour répondre à cette question, l'A. tente d'abord de décrire la genèse des œuvres de ceux qu'elle nomme les «néantistes» ou «mélanomanes». Comment peut-on adopter la position philosophique du non-sens radical qui n'est pas seulement la posture intellectuelle du dandy désabusé et ironique?

Le choix arrêté de ses «maîtres en noirceur» est certes arbitraire, mais justifié par leur audience et leur succès. Issus de trois générations qui ont marqué durablement le *xx^e* siècle, ce sont d'abord les auteurs adultes au moment de la première guerre mondiale: Samuel Beckett (1906-1989) et Emil Cioran (1911-1995), ensuite des auteurs marqués par la deuxième guerre dans leur enfance ou leur adolescence: Imre Kertész (né en 1929), Thomas Bernard (1931-1989) et Milan Kundera (né en 1929). Enfin, plus contemporains, des enfants postérieurs à la seconde guerre mondiale comme Elfriede Jelinek (née en 1946), Michel Houellebecq (né en 1958), Sarah Kane (1971-1999) — ces dates font frémir —, Christine Angot (née en 1959) et enfin Linda Lê (née en 1966). Cette liste est malheureusement loin d'être exhaustive, mais ces auteurs suffisent à convaincre de la justesse et de la pertinence de ce qui est, qui il faut bien le dire, une authentique thèse philosophique dans un style peu classique, et à identifier un phénomène culturel qui s'étend sur 150 ans. Ces auteurs, penseurs et écrivains, ont en effet pour ainsi dire un ancêtre commun: une filiation voire pour certains une véritable admiration pour Arthur Schopenhauer (1788-1860).

Mais qu'ont-ils donc de caractéristique ces néantistes, qui permette de tracer pour ainsi dire un courant de pensée? C'est certainement une certaine veine gnostique, si l'on peut accepter la synthèse de cet esprit extrêmement dualiste par Hans Jonas: un rejet radical du monde et une haine de sa propre naissance qui coïncide avec sa propre vie. Une anthropologie radicalement dualiste au sein de laquelle la vie dans le

monde est identifiée à la fange, l'abject à la vérité ultime du réel. Une détestation radicale de sa propre origine charnelle (maternelle, familiale) et dès lors une exécution du corps dans sa fragilité, de la modestie de ses besoins et de la trivialité de ses vicissitudes, des «eaux troubles du quotidien», de la splendeur des contradictions.

Si l'on tente donc d'établir un idéal-type du mélanomane, il en ressort un trait essentiel: les négativistes exècrent l'ambiguïté et se veulent radicaux et excessifs: c'est là le signe de leur excellence. Ils sont implacables, impitoyables, sans concessions! «C'est ça. Ils exagèrent...et, *comme le génie est excessif, on prend leurs excès pour du génie.*» (p. 103) Si le génie — n'est-ce pas aussi un hors-venu? — est au-delà de la menace, la plupart des excès sont au-delà de l'intelligence. Ce qui manque plus que tout à ces chantres de la pureté (inversée) est l'esprit de nuance et la force de l'ambiguïté. Ce qui fait la vie et dès lors la force de la littérature qui nous permet de la comprendre. Comme le rappelle l'A., tandis que pour George Sand, femme d'une force et d'une vitalité qui nous laissent encore rêveurs, la nuance guide la quête littéraire. Confondre la réalité avec ce que le ^{xx}e siècle a produit de pire — et qu'il ne saurait être question de minimiser — c'est dès lors se tromper en faisant preuve de radicalisme unilatéral. «A Auschwitz, effectivement, il n'y avait *que* des extrêmes. La vie était surexposée, elle avait perdu ses nuances (...) Or, *la vérité de l'extrême n'est pas la vérité de la vie*» (p. 154-155).

Le refus de tout attachement, de toute filiation et héritage est un autre de leurs points communs: le refus de l'affection et de l'attachement, qui est reçue pour de la mièvrerie ou du sentimentalisme déplacé. Ils crachent sur la famille en amont et en aval. «Tous font le choix conscient d'éliminer la moindre trace de ces «faiblesses»: le sentiment est assimilé au sentimentalisme, l'amour au kitsch, l'espoir à l'illusion.» (p. 346) Dès lors, la critique de Nancy Huston tombe comme un plaidoyer en faveur de la tendresse et notamment de la tendresse de l'enfance, comme par exemple avec l'histoire de cette «fillette aux tartines» qui, dévorait à pleines dents la vie comme le pain un après-midi d'été à la campagne et qui pourtant, devenue écrivain mélanomane, ne tarda pas à se suicider.

En effet, les négativistes refusent la distinction et la succession des générations, celles dont ils sont issus mais aussi celles qu'ils *pourraient* engendrer. En un mot: ils sont génophobes. Ils détestent autant les nourrissons que les grands-mères. Rédimeurs rédimés, hors venus, ils se veulent tout puissants dans la construction de leur propre ego qui ne peut rien devoir à une personne de chair. Nancy Huston nous fait entendre leur cri de rage, martelé en majuscules. «MOI ET MOI SEUL, QUI REGARDE

DE HAUT ET DE LOIN, CONNAIS LA VÉRITÉ DE L'EXISTENCE HUMAINE, À SAVOIR QUE RIEN N'A DE SENS, QUE L'ON EST JETÉ DANS LE TEMPS SANS RAISON POUR SOUFFRIR JUSQU'À CE QU'ON MEURE, ET QUE TOUT LE RESTE EST POUDRE AUX YEUX, MIROIR AUX ALOUETTES!» (p. 341). Ego suffisant et auto-engendré, le négativiste refuse tout ce qui pourrait lui rappeler une quelconque dépendance à l'égard d'autrui, mais aussi toute action qui permettrait de changer la situation d'horreur qu'il décrit. «On peut donc déceler un lien entre *la perte d'attaches, le flottement identitaire qui en résulte, et le choix du non-sens comme attitude philosophique.*» (p. 340)

Aussi, les professeurs de désespoir demeurent-ils le plus souvent «apares» (à deux exceptions près dans la liste de l'A., Michel Houellebecq et Christine Angot): ils refusent la maternité ou la paternité, et se gardent bien de risquer une confrontation avec l'enfant qui remettrait en question leur radicalité mélanomane. En effet, selon Nancy Huston, ceux qui se sont rendus attentifs et sensibles à des enfants en bas-âge, avec leurs besoins «triviaux» et méprisables, leur voracité illimitée et leur douceur soudaine, savent que le fond de la réalité n'est pas Auschwitz. Huston rappelle justement que les victimes directes des camps de la mort n'ont pas toutes basculé dans le néantisme. Ainsi, pourrait-on ajouter, Arendt et Jonas affirment-ils que l'horreur des camps ne saurait être une raison de cesser de donner la vie, car nul ne peut préjuger de la capacité «des enfants» — selon l'expression d'Arendt — à inventer de nouvelles voies et à ouvrir autrement l'avenir que ne l'ont fait leurs parents.

Correlativement, les mélanomanes exècrent le temps, qui risquerait de leur rappeler leur origine et la genèse de ce moi, prétendument abstrait, qu'ils cultivent. Le temps ne compte pas, sauf comme facteur de décrépitude et source de déchéance. Il est une lente avancée inéluctable vers la mort et la pourriture de la chair. Or, si la vie se solde par la mort, elle est absurde et ne vaut pas plus que cette dernière. Certains rêvent d'ailleurs d'un corps imputrescible, métallique ou éthéré, d'un corps cloné plutôt qu'engendré. Car en dernière instance, il vaudrait mieux *ne jamais être né* plutôt que de devoir subir cette longue agonie qu'est la vie. En qualifiant la vie de mort authentique, ils posent bien un axiome gnostique. Nancy Huston s'emploie donc par des citations des plus saisissantes, à étayer la thèse — très jonassienne — selon laquelle le xx^e siècle est largement marqué par la pensée gnostique. Or, à regarder de plus près l'histoire de ces auteurs, la haine du monde et de ce corps charnel comme tombeaux s'avère être le corrélat de la haine de soi.

En effet, une constellation de facteurs biographiques favorisant, selon l'A., l'adoption de la position négativiste apparaît au fil des récits

biographiques. Elle en retient cinq, sans prétention d'exhaustivité. 1. L'ambivalence à l'égard de son pays d'origine, car de nombreux néantistes ont connu l'exil. Les pays humiliés ou culpabilisés produisant davantage de professeurs de désespoir que les autres. 2. Un carcan religieux ou idéologique qui leur restreint le monde. 3. Le malheur familial provoquant une ambivalence profonde à l'égard de l'amour et de l'attachement. 4. Un faux départ en littérature et ainsi un tournant dans l'écriture, qui apparaît comme un ressaisissement de soi. 5. Le choix de renaître et de *se donner* une nouvelle origine dans un pays (voire une langue) étranger. La poussée est tellement forte que les néantistes devront devenir leur propre créateur afin de crier l'horreur du monde — à laquelle leur écriture contribue par ce fait.

Ces traits biographiques apparaissent davantage comme un ensemble de facteurs favorisant le négativisme que comme des causes de celui-ci. De même, le point de contact avec l'extrême horreur peut-il engendrer des attitudes contraires. Ainsi, le fond de la réalité n'a pas été identifié à l'inhumanité des camps de concentration par tous les écrivains qui ont eu à la subir. L'auteur explore pour en témoigner les écrits de Jean Améry (1912-1978) et Charlotte Delbo (1913-1985), qui a compensé l'horreur des camps de la mort en goûtant chaque instant de son existence de survivante. De même que le fait de côtoyer des enfants en bas-âge ou d'en avoir soi-même eu ne garantit pas d'échapper au négativisme. Il ne s'agit pas davantage de verser dans le simplisme qui consisterait à soutenir que les femmes sont plus proches de leur corps et donc de l'origine féminine à laquelle les malanomanes refusent de consentir. Certes non ! Et même les mères peuvent demeurer dans la destruction de l'enfant par leur écriture (comme dans le cas de Christine Angot). La haine du féminin qui traverse les femmes cause des ravages plus immédiats encore en elles qu'auprès des hommes, en les terrassant au sein d'une contradiction personnelle qui les mène parfois au suicide. Elles ne peuvent en effet la traduire en haine de l'autre, ni même la diffracter en détestation de soi-l'autre.

Les facteurs biographiques retenus laissent penser qu'une névrose, qui aurait peut-être trouvé à se soigner par l'expression écrite, aurait été en fin de compte valorisée par le public comme pure essence de l'art. Et ce au prix d'un double paradoxe. D'abord, du côté des auteurs, comment expliquer que l'écriture élevée comme un barrage à la maladie ait été publiée, car il ne s'agit, par hypothèse, pas de journaux intimes tenus secrets, mais de pièces de théâtre ou de romans ? « Même si dans ces livres, le *fond* dit : Il n'y a que la boue, la *forme* dit : Cette boue, je suis capable, grâce à l'écriture de la transformer en or. » (p. 346) Le paradoxe est énorme : pourquoi ces écrivains éprouvent-ils le besoin de professer

leur désespoir? N'est-ce pas contradictoire? On peut y voir l'objection la plus forte à leur solipsisme arrogant: le fait de la vie qui n'est jamais isolée et solitaire comme le souligne Nancy Huston, cette brèche qui fait qu'ils ne tiennent pas eux-mêmes le radicalisme qu'ils énoncent. Mais ne serait-ce pas aussi par ressentiment à l'égard de ceux qui tiennent à la tendresse et à l'espoir, à l'attachement et à la mixité de l'expérience, qu'ils doivent crier leur haine et leur mépris? Et s'ils donnent bien par l'écriture, car toute écriture est don, c'est pour *détruire* par les mots. Certes, cette attitude philosophique misanthrope est aussi en partie une pose littéraire, un dandynisme intellectuel — et n'est certes pas toujours tenue comme telle par les auteurs dans leur vie (qui aiment parfois chanter, danser et boire entre amis).

Le deuxième paradoxe est à chercher du côté du public: ce sont leurs œuvres qui plaisent. Comment donc expliquer ce succès et cette complaisance des lecteurs à l'égard de ceux qui les méprisent explicitement? Car leur public est nombreux et certainement pas cantonné aux membres de jurys de prix littéraires. Ces œuvres sont des succès de librairie, parfois adaptées au cinéma et largement diffusées, propagées par de nombreuses mises en scène, etc. Au-delà du fait que certains auteurs ont pu échapper aux pièges que leur avait réservée leur propre enfance (mères envahissantes ou rigides et froides, violences physiques, abandon et exil...) par l'écriture et parfois même avec un style exquis, il s'agit de comprendre la réception de ces œuvres et l'honneur fait aux auteurs. Comment se fait-il que de telles œuvres, qui semblent parfois être le fruit d'une névrose personnelle et reflètent de toute manière un mal-être personnel, aient pu honorer comme l'esprit du temps?

Huston y voit d'abord une inversion de la misère et de la souffrance éprouvée par la magie de l'écriture. Dès lors, le nihilisme peut apparaître comme l'inversion de l'utopie, comme l'avatar des utopismes en faillite. «Les utopismes nous proposaient une forme positive de l'absolu. Dans un monde où il n'est plus possible de croire en de tels «avenirs radieux», c'est-à-dire un monde où sont advenus l'Holocauste et le Goulag, nous sommes heureux — et désireux — d'en entendre la forme négative.» (p. 349) Ces penseurs qui exècrent la nuance en ont donc inversé le contenu, mais la fascination de l'extrême et de l'absolu demeure. Ce serait là un relent de virilisme: «le héros nihiliste est un être froid et orgueilleux imbu d'une mission glorieuse, au-dessus des foules «féminines».» (p. 351)

Et ce que Huston conteste précisément, c'est l'extrémisme qui ferait voir la vie soit en rose, soit en noir. Ces deux couleurs étant aussi radicales et trompeuses l'une que l'autre, c'est aux bigarrures et au chatiment, au choc des contrastes que sont la souffrance et la joie qu'elle

se veut attentive. Fuyant les bons sentiments autant que le néantisme, l'écriture devrait se mettre au service de la complexité et de l'action — dont ont si bien su s'extraire les néantistes qui ne font que surenchérir au monde qu'ils dénoncent. Mais la critique des mélanomanes froids et tranchants ne donne-t-elle pas lieu à une critique encore plus cinglante et sèche?

Comme dans *Journal de la création*, Nancy Huston ne se laisse pas piéger dans la contradiction performative qu'elle dénonce chez les professeurs de désespoir. D'abord, elle nous distrait de la noirceur et des ténèbres en nous faisant goûter les petits faits de la vie, l'attachement à l'autre et aux autres par des interludes — des entre-deux, au détour — qui sont autant de vignettes sur le monde et sur l'existence ambiguë et fragile. Ensuite, elle s'adresse sans cesse à un tiers avec qui elle dialogue tout au long de l'ouvrage, ou plus exactement une tierce: la déesse Suzy. Celle dont Thomas Bernhard avait exclu la possibilité qu'elle soit honorée comme un Dieu, comme le Seigneur qui par définition ne pourrait être que masculin. «Chiche!», nous dit l'auteur, qui élit ce personnage comme compagne de route, à qui elle n'impose d'ailleurs pas l'éternité divine, puisqu'elle lui donne congé en achevant son propos. Non, le temps n'est pas une malédiction! Et Nancy Huston tient la vie pour cet entre-deux qu'elle est, indépendamment des promesses d'immutabilité future. Cette vie qui vaut pour la joie et les contrastes, l'ambiguïté et la nuance qu'elle met en œuvre. Cette vie qui vaut aussi pour l'humour qui l'illumine — cette douceur à l'égard de la vulnérabilité qui truffe le texte de Huston, tandis que les mélanomanes sont tout au plus capables de faire tourner la lame affûtée de l'ironie.

Se présentant donc comme un véritable antidote aux si nombreux professeurs de désespoir contemporains, cette lecture devrait être inoculée aux jeunes étudiantes comme un vaccin contre la sidération ténébreuse!

Nathalie FROGNEUX.